çais, ailleurs enfin que les belges prennent une avance sur tous leurs rivaux, ce n'est que très rarement que l'on peut constater le triomphe certain incontestable de notre commerce. Aussi notre chiffre d'affaires n'augmente-t-il que lentement et nous nous trouvons, parmi les grandes nations, concurrents au quatrième rang. Après l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis.

Je sais bien qu'il ne faut pas tenir compte seulement du chiffre d'affaires et que les produits que nous vendons sont par leur nature, par les salaires qu'ils ont distribués dans le pays, par les bénéfices qu'ils ont laissés à nos industriels, autrement intéressants que la plupart des produits à peine travaillés, presque à l'état naturel, que vendent les Etats-Unis et, aussi dans une certaine proportion l'Allemagne et l'Angleterre.

Néanmoins ce n'est là que mince consolation et notre situation, la situation de notre commerce intérieur n'est pas satisfaisante.

Quelle explication donner à ce phénomène ? Et phénomène est ici le mot qui convient qu'on l'emploie dans son acceptation étymologique et scientifique ou dans l'acceptation, plus répandue de fait extraordinaire. Car notre commerce était autrefois très florissant, le plus florissant du monde. Au XVIIIe siècle nous étions les premiers commercants de l'Europe, et les hommes d'Etat, les voyageurs, les commercants étrangers jetaient sur nous des yeux d'envie.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? Deux auteurs, qui certes n'ont que bien peu de points communs, et qui se rencontrent seulement parce qu'ils ont, pour des raisons différentes et avec d'autres yeux, parcouru les mêmes pays; nous apportent, pour une même région, le Levant, c'est-à-dire la Turquie, la Grèce et leurs annexes naturelles, les éléments qui nous permettent d'entrevoir quelques-unes des causes de cette transformation.

Le premier de ces auteurs est M. Gaston Descamps ancien élève de l'école normale, ancien élève de l'école d'Athènes, qui, à la suite d'un séjour en Grèce qu'il semble avoir singulièrement mis à profit, nous donne sur la Grèce d'aujourd'hui un livre vrai, solide, aimable, spirituel, où tout ce qui peut intéresser un honnête homme à ce pays de Grèce, qui nous lie à lui par tant de biens, est mis à notre portée en bon ordre, et dans une langue excellente.

L'autre est M. Démétrius Georgiadès, aujourd'hui citoyen français malgré son nom de forme étrangère, connu depuis longtemps des économistes français, par un travail sur Smyrne et l'Asie mineure que présenta autrefois aux lecteurs du journal le regretté M. Mangin et qui sur près de quatre cents pages que contient son livre, en consacre plus de deux cents au commerce et notamment aux intérêts français en Orient.

L'un et l'autre auteurs constatent d'abord que notre commerce n'a pas, dans ces pays, l'importance et le développement qu'il comporte naturellement, étant donnés notre situation politique dans ces pays depuis plusieurs siècles, l'autorité normale dont nous y jouissons encore et les rapports multiples qui les rattachent. Puis cherchant les causes de cette infériorité relative, MM. Deschamps et Georgiadès en assignent chacun une qui toutes deux sont bien vraisemblables.

Le commerce français en Orient, dit en substance M. Georgiades, a dû la situation fondamentale dont il a joui durant deux siècles à la politique de ses gouvernements et à leur intervention constante.

Il faut lire dans le chapitre quinzième intitulé : « Esquisse historique de l'ancien commerce de Marseille avec les Echelles du Levant », il faut lire les soins minutieux de Louis XIV et de Colbert et même de leurs successeurs et les détails où ils descendaient pour que notre commerce avec ces régions fut convenablement organisé et pour que les commerçants eux-mêmes fussent dignes du grand peuple qu'ils représentaient : création de compagnies commerciales ou encouragements spéciaux à elles concédés, modifications dans les services des consulats, surveillance établie sur la conduite privée des commerçants établis dans les Echelles, surveillance instituée au départ sur ceux qui quittent la France pour aller s'y établir, inspections régulières des nations des divers ports par des sortes de missi dominici, réglementation minutieuse de la vie, du train de maison, du costume de nos nationaux, etc.; tout est mis en œuvre et non pas par à coups avec des intervalles pendant lesquels les réglements sommeillent, mais avec une constance et une ténacité qui ne laissaient aucun répit à ceux qu'on prétendait ainsi conduire d'autorité au succès et à la richesse. Les résultats de cette politique, les voici : s'agit-il du commerce et du chiffre d'affaires nous marchions en avant de tous les peuples.

Prenons comme exemple le commerce de Smyrne. En 1789, le commerce général de Smyrne avec toute l'Europe était de 52,720,000 fr. dont 21,790,000 fr. à l'importation et 30,930,000 fr. à l'exportation. Sur ce chiffre la part de la France était de 22,350,000 f. dont 12,800,000 fr. à l'importation et 9,540,000 fr. à l'exportation.

Cela représentait 42,40 0[0] du commerce total. Mais à quoi était dû ce résultat admirable. Presque uniquement à l'action continuelle du gouvernement et de la Chambre de commerce de Marseille. A choisir ainsi les négociants qui seraient admis à trafiquer dans le Levant, à leur prodiguer les encouragements, les faveurs, l'appui moral et matériel, on était arrivé à ceci : évincer ou distancer tous les concurrents.

Mais 1789 arrive la Révolution et l'Empire et leurs guerres ne permettent plus au gouvernement de surveiller et de protéger comme auparavant nos intérêts dans le Levant, puis la paix une fois rétablie, la France n'a plus en Europe sa situation d'autrefois ; Marseille et l'Orient ne sont plus d'ailleurs les seuls points qui sollicitent l'attention du gouvernement ; nos nationaux, dont on n'a pas su faire l'éducation, qu'on a sans cesse tenus en laisse, qu'on a constamment menés par la main, ne savent pas se conduire eux-mêmes.

Ils se trouvent en présence de concurrents élevés à une école plus rude et partant plus rigoureuse; ils reculent; pour un peu ils déserteraient la lutte. En 1839, le commerce de Smyrne est encore à peu près au même chiffre : 52.800.000 francs, mais la part de la France, au lieu de 42 40 o/o en 1789 n'est plus que 2.10 o/o. Et aujourd'hui, après les années d'une plus forte éducation commerciale et de libre concurrence, dans ce même port de Smyrne, qui devrait être de par sa situation presque exclusivement tributaire de Marseille, notre part n'est sur un commerce de 220 millions de francs, que de 40 millions de francs soit à peu près 18 o/o tandis que la part de l'Angleterre dépasse 40 o/o.

Voilà donc, au dire de M. Georgialès, une des causes de notre infériorité : nos commerçant n'étant plus soutenus, comme ils l'étaient autrefois par le gouvernement se sont trouvés inférieurs à leurs concurrents des autres pays.

M. Deschamps nous indique à son tour une autre cause. C'est que tandis que nous restions stationnaires, ceux avec qui nous sommes en affaires faisaient des progrès immenses et servis par leur génie naturel, devenaient des commerçants de premier ordre.

La Grèce longtemps endormie s'est un beau iour éveillée avec l'aide de magiciens, venus d'occident et aussitôt est entrée dans toutes les voies de la civilisation contemporaine. En politique elle s'est donnée un appareil du gouvernement calqué sur le modèle des nôtres; en industries, elle a construit des chemins de fer, creusé des ports, percé des isthmes; enfin elle s'est lancée dans le commerce et elle a fondé dans la plupart des ports et des iles de la Méditerranée des colonies qui ont prospéré à souhait, les commerçants peuvent être comparés aux meilleurs échantillons de tous les pays.

Ils excellent dans leur métier, et ils y excellent parce qu'ils l'adorent. « Aux yeux des Grecs, dit M. Deschamps, le commerce n'est pas une besogne mercenaire, mais un plaisir divin. Depuis le jour ou Hermès, messager des dieux, vendit à son frère Apollon, en échange de quelques services, la lyre qu'il venait d'inventer avec une écaille de tortue et deux ou trois cordes de boyaux, les Hellènes n'ont pas cessé de trafiquer. Et ils trafiquent avec une supériorité indéniable.

«Parcourez nos grands ports, allez à Marseille; vous y verrez une colonie grecque des plus repectables et des plus florissantes. Et savez-vous ce que c'est que cette colonie ? C'est une agglomération d'hommes du type qui est le plus odieux à nos protectionnistes et à nos socialistes. Ce sont des hommes venus de l'étranger, qui vendent chez nous les produits de l'étranger, font fortune grâce aux bénéfice prélevés sur nos nationaux et, à peine enrichis retournent dans cette Grèce, leur patrie et leur passion et mettent à ses pieds l'argent qu'ils nous ont, un protectionniste dirait : soutiré.

» Cela est déjà d'une jolie force, mais il y a mieux.

» Lisez ce passage de M. Deschamps : « La France importe en Grèce des maroquins peaux de chagrin, des parfumeries, des objets en bronze, en cristal, des médicaments particulièrement de la quinine, enfin des chapeaux bas de forme. On ne porte à Athènes, même dans le meilleur monde que des chapeaux melons. Aussi, toutes les fois que nous signons un traité de commerce avec nos amis les Grecs, le gouvernement grec a le soin pour nous marquer son amitié d'exempter les droits de douane au chapitre des chapeaux : les gibus et les tubes de fabrication française. Et nous voilà « roulés » par le diplomate comme nous l'étions tout à l'heure par le commerçant.»

Otez de tout ce qui précède le ton de légère et aimable ironie, il en reste ceci : nos commerçants habitués par une longue tutelle à se reposer de trop de choses sur le gouvernement, rencontrent sur les marchés du Levant des concurrents plus actifs et des acheteurs plus habiles qu'autrefois.

Telles seraient les causes de la décadence du commerce français dans ces pays. Si vous y joignez qu'aujourd'hui encore le commerce n'est pas chez nous en honneur autant qu'on pourrait le croire quand on lit les discours de nos hommes publics et les rapports officiels, que souvent le marchand enrichi rougit du métier auquel il doit sa fortune, que le père de famille ne pousse pas ses fils dans cette carrière qu'il a si heureusement parcourue qu'il marie sa fille à un fonctionnaire où à un homme des carrières libérales plutôt qu'à un négociant comme lui; qu'en plus séduit par les charmes de notre pays, le commerçant, même le meilleur à de rares exceptions près, ne voyage guère et laisse sa clientèle exposée aux entreprises des rivaux, vous comprendrez alors pourquoi avec tant de qualités de premier ordre, nos commerçants ne tiennent que le second rang.

NOUVELLES DU JOUR

Une chaleureuse ovation à un détachement de sapeurs partant pour le Dahomey

Grenoble, 28 juillet. — Une foule considérable a fait ce soir une chaleureuse ovation à un détachement de quatorze sapeurs du 4e régiment du génie, un sergent et deux caporaux du même corps se rendant à Montpellier où ils se joindront à la compagnie qui s'embarquera à Toulon sur le *Mytho* le 31 juillet à destination du Dahomey.

La musique du régiment a joué la *Marseillaise*. Des fleurs et des bouquets ont été offerts au détachement.

Le projet sur la participation des ouvriers aux bénéfices

Paris, 28 juillet. — M. Naquet avait organisé ce soir dans la salle de l'Ermitage, rue de Jussieu, une réunion publique dans laquelle il comptait de développer le projet sur la participation des ouvriers aux bénéfices dans les sociétés par actions, projet qu'il a présenté à la Chambre.

Les 500 personnes qui s'étaient rendu à l'appel de l'ancien collaborateur du général Boulanger lui ont fait un accueil assez hostile et l'ont très fréquemment interrompu.

La présidence de la République

Paris, 28 juillet. — Sous ce titre l'*Estafette*, organe de M. Jules Ferry, publie un entrefilet dont voici les principaux passages : « On discute depuis quelques jours fort prématurément, de la future élection à la présidence de la République.

»Nous savons fort bien que les radicaux ne pardonnent pas à M. Carnot de n'avoir point servi leurs ambitions et leurs rancunes ; nous n'ignorons pas davantage que des compétiteurs fort adroits manœuvrent dès maintenant pour préparer le terrain.

» Ce que nous ne comprenons pas c'est que des bons et fermes républicains fassent le jeu des uns et des autres. Il est matériellement impossible qu'un débat ouvert si longtemps d'avance ne dégénère pas en des personnalités à tous égards regrettables.

»Ajournons cette discussion que rien ne justifie à l'heure présente, elle est périlleuse à tous égards, quand le moment sera venu, il sera temps de démasquer les ambitions illégitimes et les rancunes injustifiées.»

Une nouvelle machine infernale

Paris, 28 juillet. — Le *Gaulois* publiera demain la description avec plan à l'appui d'une nouvelle machine infernale inventée par des nihilistes russes réfugiés à Londres.

L'appareil explosif se place dans une pièce rectangulaire ayant l'apparence extérieure d'un livre format usuel des romans à 3 fr. 50. L'explosion est déterminée par un mélange de produits chimiques, lequel s'opère lentement par simple renversement sans choc du pseudo-volume.

Le *Gaulois* invite la préfecture de police à faire surveiller étroitement la vente de produits chimiques pouvant servir de base à la confection d'explosifs de nature à entrer dans la composition de la machine infernale en question.

sidérés comme ayant été torpillés avec succès pendant le combat de cette nuit.

L'escadre ennemie s'est présentée à deux reprises cette après-midi devant Toulon et a canonné le cap Sifié, elle s'est ensuite dirigée sur Marseille avec l'intention évidente de tenter cette nuit le bombardement de cette ville.

Toulon, 28 juillet. — Le ballon captif du parc d'aérostation militaire a crevé aujourd'hui, tandis qu'il surveillait les mouvements de la flotte.

Toutefois il a pu être ramené à terre sans encombre.

Aucune des personnes qui le montaient n'a été blessée.

Une manifestation patriotique

Castelfranc (Lot), 28 juillet. — Une manifestation patriotique a eu lieu ce matin en l'honneur du sergent Lavayssière, le héros de Sidi-Brahim.

Après le service religieux Mgr l'évêque de Cahors a prononcé l'éloge funèbre du sergent Lavayssière. Il a dit que l'Eglise est toujours heureuse de saluer un soldat qui fut un brave et un chrétien.

Dans l'assistance très nombreuse on remarquait le préfet du Lot, des délégués du corps des officiers de chasseurs à pied. A onze heures, le cortège s'est rendu au cimetière. De nombreuses couronnes, envoyées par tous les bataillons de chasseurs à pied ont été déposées sur la tombe de Lavayssière. Plusieurs discours ont été prononcés.

Nouvelles de M. de Brazza

Paris, 28 juillet. — Un télégramme de Libreville reçu par M. Jamais, sous-secrétaire d'Etat aux colonies donne des nouvelles de M. de Brazza qui, à la date du 23 mai avait noué d'excellentes relations avec les musulmans.

L'expédition se trouvait dans un pays sain avec des vivres en abondance, l'accueil fait par les indigènes était cordial et la sécurité complète.

Les fonds russes et les Allemands

Paris, 28 juillet. — On signale de Berlin au *Courrier du Soir*; la constitution d'un syndicat à la baisse sur les fonds russes.

M. Wilson candidat au Conseil général

Paris, 28 juillet. — M. Wilson vient de poser sa candidature au Conseil général pour le canton de Montrésor (Indre-et-Loire) où il aura deux concurrents, l'un républicain, l'autre conservateur.

Un orage épouvantable à Poitiers

Poitiers, 28 juillet. — Un orage épouvantable s'est abattu sur Poitiers à sept heures du soir. Des grelons gros comme des œufs de pigeon sont tombés, hachant tout, brisant les toitures et les vitres. le vent très violent a duré une demi-heure. On dit que de grands dégats ont été causés dans la campagne et on parle de plusieurs accidents de personne.

Arrestation d'un député allemand pour escroqueries

Vienne, 28 juillet. — On vient d'arrêter ici, pour nombreuses et importantes escroqueries, le comte Gersdorff, chambellan de l'empereur Guillaume, et député au Landtag prussien.

La foire de Nijni-Novgorod

Nijni-Novgorod, 28 juillet. — On dit que la foire sera fermée plutôt que de coutume; il y a à peine un tiers des marchands habituels et les visiteurs s'arrêtent dans les villages voisins.

Le choléra à Saint-Jean-d'Acre

Constantinople, 28 juillet. — Le choléra a fait sa réapparition à Saint-Jean-d'Acre; on compte trois décès.

L'épidémie cholérique en France

Paris, 28 juillet. — Un cas de choléra est signalé à Charenton.

L'affaire du Maroc

Rome, 28 juillet. — On dit ici que le gouvernemen anglais aurait désavoué sir Evan Smith. L'affaire du Maroc entrerait donc dans une phase pacifique et les puissances étrangères n'auraient plus lieu d'intervenir.

L'accident de chaudière à bord du paquebot « La Plata «

Montévidéo, 28 juillet. — L'accident de chaudière qui s'est produit à bord du paquebot *La Plata*, n'a fait aucune victime parmi les passagers ; les victimes appartiennent tous au personnel de la chaufferie. Trois chauffeurs, les nommés Lignac, Vidal, Lapeirrière ont été tués sur le coup, le quatrième Liscouverth a succombé ses blessures. Les dix autres blessés qui n'ont reçu que des brûlures superficielles, sont en bonne voie de guérison.

L'éruption de l'Etna augmente

Rome, 28 juillet. — L'éruption de l'Etna a sensiblement augmenté, les bruits souterrains sont encore plus fréquents et plus forts ; une grande pluie de cendres s'étend jusqu'à Catane.

Catane, 28 juillet, 10 h. soir. — L'éruption de l'Etna augmente de violence; les coulées de lave s'avancent dans tous les sens; les habitants fuient dans la campagne où ils logent sous des tentes

La foudre-- Incendie de vingt et un réservoirs de pétrole

Pittsburg, 28 juillet. — Hier, la foudre est tombée sur un réservoir de pétrole, appartenant à la Compagnie des chemins de fer.

27.000 barils ont pris feu. L'incendie s'est communiqué à vingt autre réservoirs.

Trois cents pompiers travaillent depuis hier à éteindre le feu, ils y ont à peu près réussi. Néanmoins la chaleur est encore telle aujourd'hui que le service des trains a du être suspendu malgré l'éloignement de la voie.

Un glorieux anniversaire à Nancy

Nancy, 28 juillet. — Le 26e de Ligne a célébré aujourd'hui, sa fête annuelle en l'honneur du sergent Blandon.

Après une revue passée ce matin une messe en musique a eu lieu à la cathédrale. Mgr Turinaz officiait. Toutes les autorités y assistaient. M. Marchand, seul survivant du combat de Beni-Mered, était à la place d'honneur, entre les généraux.

Le nouveau vol de dynamite

Paris, 28 juillet. — Le bruit s'était répandu qu'un nouveau vol de dynamite avait été commis ces jours derniers aux environs de Paris. Voici la vérité sur cette affaire :

Mardi soir, un gardien de la paix du 11e arrondissement, ayant trouvé sur le boulevard Richard-Lenoir une caisse portant cette inscription : « grisoutine », alla la porter au commissariat de M. Hamon. La préfecture de police, informée de ce fait par dépêche, fit porter la caisse au laboratoire municipal.

On reconnut, en effet, qu'elle contenait des cartouches de grisoutine. Le poid en était de 15 kilos.

Peu après, la Société des poudres de Saint-Denis vint réclamer la caisse comme lui appartenant. Elle avait été égarée par le charretier des messageries de Saint-Denis que l'on avait chargé de la porter à une gare de chemin de fer sur un camion.

La catastrophe de Saint-Gervais

Saint-Gervais, 28 juillet. — M. Trappier, en faisant des fouilles au Fayet pour nettoyer sa propriété, a découvert un nouveau cadavre qu'on a reconnu aux vêtements pour celui de la fille Fayraux. La figure était tuméfiée.

L'Exposition de Berlin

Berlin, 28 juillet. — D'après une communication faite aux journaux de Berlin, le général de Caprivi qui a accompagné hier l'Empereur de Spandau à Potsdam, aurait fait à ce moment-là au souverain un rapport sur la question de l'Exposition universelle de Berlin. Il lui aurait déclaré que l'on n'avait encore reçu qu'une très petite partie des avis demandés aux gouvernements confédérés et aux industriels, et que la solution de la question devait par conséquent être ajournée.

La quadruple exécution de Sofia

Vienne, 28 juillet. — On mande de Sofia que les représentants de quelques puissances avaient fait, après le prononcé du jugement, dans l'affaire Beltcheff, des démarches diplomatiques pour faire grâcier les condamnés à mort.

Chaleur intense aux Etats-Unis

New-York, 28 juillet. — Une chaleur intense règne dans plusieurs endroits des Etats-Unis. Les insolations ont occasioné une cinquantaine de décès et plus de cent cas de prostration. A Chicago, les hôpitaux sont combles. Il y a une grande mortalité parmi les chevaux à Philadephie et à New-York.

Un prêtre frappé à l'autel

Burgos, 28 juillet. — Pendant la messe qui se célébrait hier matin à la cathédrale de Burgos, un individu a frappé l'officiant de deux coups de couteau au bras gauche et a blessé deux fidèles qui essayaient de défendre le prêtre. Le meurtrier a été arrêté.

Le romancier trappiste

Un de nos romanciers réalistes, M. J. K. Huysmans, vient de faire à la Trappe du département de l'Aisne une retraite de onze jours. Il a habité une cellule, couché sur la dure, vécu de pain sec, de radis et d'eau, assisté aux offices du jour et de la nuit comme les religieux qui ont prononcé leurs vœux.

Conseil des ministres

Paris, 28 juillet. — Les ministres se sont réunis ce matin, au ministère de l'intérieur, sous la présidence de M. Loubet.

MM. de Freycinet, Jules Roche et Viette n'assistaient pas à la délibération.

LE CONTINGENT DE L'ARMÉE DE MER

M. Burdeau, ministre de la marine, a fait connaître qu'il était nécessaire de prélever sur le contingent de l'armée de terre 2,600 hommes pour être incorporés dans l'armée de mer.

L'AUGMENTATION DE LA POLICE DE PARIS

M. Loubet a fait connaître à ses collègues qu'il se proposait d'inscrire d'office, au budget de la ville de Paris, la somme nécessaire pour l'augmentation de l'effectif des gardiens de la paix.

INTERDICTION DU CONGRÈS DES MUNICIPALITÉS SOCIALISTES

Après échange d'observations en conseil des ministres, le ministre de l'intérieur a définitivement résolu d'interdire le congrès des municipalités socialistes de France, dont l'initiative a été prise par le conseil municipal de Saint-Ouen.

Le surplus du conseil a été consacré à l'expédition des affaires courantes.

A l'issue du conseil, M. Massicault, résident général à Tunis, a été reçu par M. Loubet.

Le Congrès de la navigation

Fontainebleau, 28 juillet. — A 2 h. 22 est arrivé à Fontainebleau par train spécial le bureau du congrès de la navigation intérieure réuni en ce moment à Paris. La commission a été reçue par M. Carnot qui lui a offert un lunch.

Grève de terrassiers dans le Loiret

Orléans, 28 juillet. — La grève qui a éclaté au pont du canal d'Ouzouer prend des proportions inquiétantes. Aujourd'hui, plus de 600 ouvriers ont quitté les chantiers. Le sous-préfet de Gien est sur les lieux.

Les poursuites comme d'abus

Paris, 28 juillet. — Le conseil d'Etat, qui devait examiner aujourd'hui la poursuite comme d'abus des catéchismes électoraux des diocèses de Rennes et de Luçon, a remis à huitaine l'examen de cette poursuite.

La direction de l'Observatoire

Paris, 28 juillet. — Le conseil de l'Observatoire s'est réuni hier pour dresser sa liste de deux candidats à la direction de l'Observatoire. Huit membres étaient présents. M. Félix Tisserand a été porté en première ligne par cinq voix contre trois à M. Lœwy, qui est porté en deuxième ligne.

M. Tisserand, bien que membre du conseil, étant candidat, n'a pas pris part au vote et n'a même pas assisté à la séance. M. Tisserand est ainsi porté le premier sur la liste de l'Académie des sciences et sur celle du conseil de l'Obervatoire. Sa nomination à la direction de l'Observatoire de Paris est assurée. Elle sera signée par M. le président de la République dans le plus bref délai, vu l'urgence des travaux à exécuter à l'Observatoire.

Le congé de M. Deibler

Le *Gaulois* a fait interviewer la concierge de M. de Paris au sujet du congé que M. Deibler aurait reçu de son appartement de la rue Vicq-d'Azir.

— Monsieur, a-t-il été répondu au rédacteur du *Gaulois*, jusqu'à présent, tous les bruits qu'on a fait courir sur le congé de M. Deibler sont des « fantaisies en l'air ».

» Ce qui est exact, c'est que mon existence, surtout depuis le 1er mai, est devenue intolérable : des dérangements continuels, des visites de journalistes quotidiennes. Ainsi, savez-vous combien de journalistes viennent chaque jour aux renseignements dans ma loge ! De quatre à cinq en moyenne. Aujourd'hui, le nombre en a triplé.

» Ne sont-ce pas également les anarchistes qui vous provoquent ces ennuis ?

» — Des anarchistes, monsieur ? Mais, jusqu'à présent, aucun ne nous a écrit de lettres de menaces : M. Deibler n'a reçu de lettres d'intimidation de personne. Ce sont les journaux qui font courir ces bruits-là.

» Vous pensez bien que cela ne peut pas durer.

» — Alors, jusqu'à ce jour, M. Deibler n'a pas reçu congé du propriétaire ?

» — Non, monsieur, pas jusqu'à présent. Du reste, c'est à moi, s'il y a lieu, à lui donner congé, je suis concierge de cette maison depuis vingt-cinq ans et mon propriétaire me laisse la libre gérance de la maison.

» Quant à M. Deibler, il occupe un petit logement, il est notre locataire depuis dix-huit ans, et je n'ai qu'à me louer de lui.

» Néanmoins, si ses ennemis continuent à me houspiller, je lui donnerai congé au mois de septembre pour le mois de janvier.

» Il ne quitterait en tout cas, l'appartement qu'il habite avec son fils, que vers le mois de janvier.

» Vous comprenez, monsieur, que la vie m'est insupportable dans ces conditions, et il est probable que M. Deibler devra aller se loger à la préfecture, ou acheter un petit immeuble à lui seul.

» Ah ! s'il ne remplissait pas ces fonctions, quel charmant locataire serait M. Deibler et quels ennuis il m'épargnerait ! »

Durant toute la conversation que le rédacteur du *Gaulois* a eue avec la concierge de M. Deibler, deux agents, en uniforme, ne le quittèrent pas des yeux.

Duel à la boxe

Paris, 28 juillet. — A la suite de la publication dans la *Tribune de Chicago*, d'un récit fantaisiste du duel Morès-Mayer, M. le marquis de Morès avait envoyé un défi à M. Joseph Medill, éditeur de ce journal. M. Medill, qui a soixante-cinq ans, a répondu qu'il voulait bien se mesurer avec M. de Morès, mais à la boxe seulement. M. Medil, a même demandé aux meilleurs boxeurs de lui servir de témoins. Nous ne connaissons pas encore la réponse de M. de Morès ; mais il est probable que les choses en resteront là.

Guillaume II en Angleterre

Berlin, 28 juillet. — On croit que l'empereur Guillaume quittera dès demain Postdam, où il est arrivé aujourd'hui pour se rendre en Angleterre.

Le roi d'Italie à Gênes

Rome, 28 juillet. — On ne parle pas jusqu'à présent de la visite d'une escadre allemande à Gênes. On croit qu'il n'en sera pas question. La date de l'arrivée du roi à Gênes semble fixée au 23 août, le roi ayant voulu donner le temps à la ville d'achever les préparatifs des fêtes.

Nouvelles du Vatican

Rome, 28 juillet. — Le Pape a suspendu ses audiences à cause de la chaleur excessive qui le fatigue beaucoup. Toutefois, l'état général de sa santé est relativement bon.

Singulières mœurs électorales

Mirande, 28 juillet. — A la suite d'une violente discussion en réunion publique, à Saint-Michel-de-Mirande. M. Senac Urbain, candidat au conseil général, a frappé M Casteba, notaire. Une bagarre en est résultée. Cette affaire cause une vive émotion.

Guichet automatique pour billets de chemin de fer

A Berlin, les appareils automatiques se vulgarisent de plus en plus : on avait celui qui pèse, qui livre des cigarettes, des tablettes de chocolat, etc. Or, voici qu'on a fait l'essai d'un de ces appareils qui délivre les billets de chemin de fer. C'est à la gare de Friedrichstrasse, pour le service de ceinture, que les essais ont eu lieu avec un plein succès.

L'automate est muni d'un millier de billets, il en délivre quarante-trois par minute; il s'arrête de lui-même dès que la provision est écoulée; il rend généreusement toutes les pièces et monnaies qui ne sont pas exactement celles qui mettent en mouvement l'appareil intérieur. On a pu constater que le public se familiarise rapidement avec ces machines, car au fond peu lui importe que ce soit un employé ou un automate qui lui livre ses billets, pourvu qu'il n'ait pas à faire queue à un guichet.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

La réunion ouvrière, tenue jeudi soir, chez M. Louis Catrice, annoncée pour huit heures, s'est ouverte à neuf heures moins le quart. On peut évaluer l'assistance à 150 personnes.

La présidence d'honneur a été, comme de coutume, dévolue au citoyen Culine; la présidence effective au citoyen Branquart, qu'assistaient comme assesseurs les citoyens Vanmullen et Desobry. Plusieurs conseillers municipaux assistent à la réunion : un peu après l'ouverture, arrive M. le maire de Roubaix.

Le citoyen Branquart explique le peu de succès que doit avoir cette réunion, par suite de l'absence de l'administration municipale qui a dû se rendre à Pecquencourt, pour l'examen des travaux de la captation des eaux de la Scarpe.

Le citoyen Grégoire a la parole : il se demande si les ouvriers vont achever l'œuvre commencée le premier mai — et si, contre les candidatures de MM. Lagache et Martel, affichées il n'y a qu'un instant, on fera triompher celles des citoyens Briffaut et Lepers. L'orateur estime que MM. Lagache et Martel sont de faux républicains, et que les ouvriers ne doivent pas se laisser prendre aux « boniments » qu'ils pourraient adresser aux travailleurs.

Il ajoute que M. Lagache, grand actionnaire des établissements de la rue de Soubise, n'est guère un ami du peuple. Puis, il acte la différence qui sépare les anarchistes des socialistes, pour détruire une confusion qu'on a souvent tenté d'établir.

Après avoir déclaré qu'il n'en veut pas aux coffres-forts capitalistes, le citoyen Grégoire déclare que la révolution pacifique, légale, par le bulletin de vote, est le seul désideratum du parti ouvrier. « Nous ne songeons guère, dit-il, à tirer des coups de fusil sur nos semblables : nous trouvons que la Société actuelle n'est pas bien gérée; nous voulons donc l'améliorer en faisant la révolution sociale, légalement. »

L'orateur fait l'apologie du citoyen Achille Lepers, il rappelle brièvement sa vie publique. Il adjure les citoyens présents, en ce qui concerne les prochaines élections, de faire abstraction des personnalités pour n'avoir en vue que l'idée socialiste à faire triompher.

Le citoyen Grégoire dit encore qu'on va faire surgir, dans les derniers jours, des candidatures ouvrières qui pourraient faire beaucoup de tort aux candidatures du parti ouvrier.

Ces candidatures, qui, annonce-t-il; doivent se produire dans les cantons Nord et Est, sont de fausses candidatures.

Un très-jeune orateur anarchiste dit qu'au lendemain de la révolution sociale, ce sera la même chose qu'auparavant. Le socialisme veut vivre en accaparant le bien d'autrui comme l'ont fait tous les gouvernements bourgeois jusqu'à ce jour. Il prétend que le citoyen Grégoire a dit qu'on emporterait sur le dos les coffres-forts des capitalistes : à cela, il répond, lui, anarchiste, que le peuple n'a pas besoin de cet argent qui est de l'argent volé.

Après avoir insinué que les socialistes n'ont rien fait et redit qu'ils ne feront rien, l'orateur laisse entendre qu'il se produira une candidature à l'élection prochaine.

Il ajoute que rien n'a changé sous la troisième République; ce sont toujours les voleurs qui sont au pouvoir, s'écrie-t-il. Thiers et Carnot n'ont rien fait pour le peuple...

Une voix. — Ce ne sont pas des socialistes, ceux-là !

Non, répond l'anarchiste ; mais comme les autres, les socialistes ne feront jamais rien !

Le citoyen Grégoire rectifie qu'il ait parlé d'enlever les coffres-forts capitalistes ; c'est tout le contraire qu'il a dit. Quant à prétendre que les socialistes au pouvoir ne feront rien, qu'en savent les anarchistes ? Ils ne peuvent citer l'exemple d'aucun Etat où les socialistes aient tenu les rênes du gouvernement. M. Thiers, ajoute-t-il nous l'avons combattu, jeune homme....

L'orateur anarchiste. — Vous lui avez tendu la main !

Le citoyen Grégoire. — Nous n'avons tendu la main à personne. Au surplus, nous sommes républicains, et nous nous ferions couper en quatre pour sauver la République. Celle-ci n'a rien fait pour le peuple : c'est pour cela que nous ne combattons pas au nom de la République. Mais notre but est seulement de chasser ceux qui la détiennent actuellement.

La poignée de socialistes qui sont au Palais-Bourbon, s'écrie-t-il, a-t-elle failli à son mandat de défendre les droits du peuple? Ce n'est pas en prêchant la haine des ouvriers, les uns contre les autres, que l'on arrivera à quelque chose, Anarchistes, vous faites une mauvaise besogne ! Dans vos théories, vous prêchez toujours, mais vous ne dites jamais rien.

L'orateur anarchiste. — Nous voulons la vraie Révolution sociale ?

Le citoyen Grégoire. — Quand nous voudrons la faire, nous ne vous demanderons pas votre appui.

Le citoyen Branquart demande d'éviter les questions personnelles, et ajoute que les compagnons anarchistes lui semblent bien exigeants. Il y a un an, dit-il, il ne savait pas ce que c'était que la politique : ce n'est pas parce qu'il a cru que le socialisme seul peut faire disparaitre la misère qu'il devrait se dispenser de serrer la main à ses anciens amis, par exemple. Sa qualité de socialiste, ajoute-t-il, ne l'empêche pas plus de donner des renseignements au *Journal de Roubaix* qu'aux autres journaux. On ne peut pas partir de là pour dire que les socialistes ne font et ne feront jamais rien. « Le jour où je tournerai casaque, s'écrie-t-il en terminant, vous pourrez mettre de la dynamite chez moi, compagnons anarchistes ! »

L'orateur anarchiste. — Vous donnez des renseignements au *Journal de Roubaix*, mais quand les anarchistes vous ont prié de faire annoncer leur réunion de la rue d'Inkermann, vous avez promis, mais vous n'avez rien fait. Quand le citoyen Branquart sera député, il promettra encore, mais il ne fera rien !

Le citoyen Branquart affirme qu'il a envoyé au *Réveil du Nord* l'annonce en question — et, s'il ne l'a pas fait, on peut lui envoyer une balle dans la peau.

Le citoyen Carrette, maire de Roubaix, déplore ces divisions qui ne peuvent qu'affaiblir les ouvriers. Il rappelle l'allusion à une candidature anarchiste : cette candidature, dit-il, ce sera celle de Watteau — un de nos anciens amis. Quand il viendra s'expliquer en réunion publique, nous dirons ce qu'il a fait contre le parti socialiste.

Le citoyen Branquart rapporte que des anarchistes sont venus le voir pour faire sortir de prison un des leurs; il dit avoir donné l'argent nécessaire pour l'obtention des pièces destinées à cette libération.

— Et il est encore en prison maintenant ! riposte le jeune anarchiste.

Des altercations se produisent.

Le citoyen Branquart y coupe court en disant qu'avant tout il faut sauver Culine, en le nommant à Roubaix.

Et, après quelques recommandations électorales, la séance est levée, sans autre incident, à neuf heures un quart.

— Une réunion importante sera tenue à la *Paix*, le vendredi 3 août.

Les élections du 7 août. — Un nouveau candidat se présente dans le canton Ouest pour le Conseil général ; c'est M. Adolphe Watteau, conseiller prud'homme ouvrier, porté par le « Parti ouvrier socialiste révolutionnaire ».

Les eaux potables de Roubaix-Tourcoing. — MM. Henri Carrette, maire de Roubaix, V. Hassebroucq, maire de Tourcoing, accompagnés de plusieurs membres de la commission mixte des eaux, se sont rendus jeudi à Pecquencourt-Vrey, dans la vallée de la Scarpe, afin d'y examiner les travaux de captation d'eaux potables.

Tirage d'obligations. — Le lundi 1er août, à 9 heures du matin, aura lieu, à l'Hôtel-de-Ville de Tourcoing, le 64e tirage des obligations remboursables de l'emprunt de 1860.

Réunions des commissions municipales. — Les première et troisième commissions se réuniront, samedi: 30 juillet, à huit heures du soir, pour examiner les questions suivantes :

1° Egoût collecteur, 7e lot, section comprise entre le boulevard et le chemin de fer de Somain à Tourcoing ; projet de construction. — 2° Cession de terrain à la voie publique. MM. Nys et Verriest. — 3° Mise en état de viabilité de la rue de la Balance, partie comprise entre les rues Pierre-de-Roubaix et de Condé. — 4° Rue Cuvelle. Changement de dénomination, proposition de M. Wibaux. — 5° Quai du Canal. Reconstruction de la maison pontière de la grande digue. — 6° Rue Darbo. Nivellement, approbation sans réserve. — 7° Rue Hoche. Prolongement. Classement et mise en état de viabilité. — 8° Rue Fulton. Reclasssement. Observations de M. le Préfet. — 9° Eclairage public. Prorogation du marché relatif à la fourniture du pétrole. — 10° Rue Paul Bert. Classement et mise en état de viabilité. — 11° Eglise Saint-Martin. Construction d'une grille vers la rue du Curé.

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole nationale des Arts industriels aura lieu à la mairie, le lundi 1er août, à quatre heures et demie du soir; Elle sera présidée par M. Falize, officier de la Légion d'honneur, membre du conseil d'administration de l'Union centrale des Arts décoratifs.

L'ouverture officielle de l'exposition aura lieu à 6 heures 1[2], place Chevreul; entrée n° 3 rue de l'Ermitage.

Un roubaisien, M. Faidherbe, a soutenu, mercredi, sa thèse de doctorat, devant la faculté de Paris, sur cette question : « Les médecins et les chirurgiens de Flandre avant 1789. » — Note *extrêmement* satisfait.

M. Faidherbe est le fils de l'honorable M. Alexandre Faidherbe, ancien conseiller d'arrondissement et ancien adjoint au maire de Roubaix.

Tout en suivant avec le plus grand profit les cours de la Faculté catholique de Lille, comme le témoigne le brillant succès qu'il vient d'obtenir, M. Faidherbe fils trouvait le temps de se livrer à une série d'études fort curieuses sur les médecins et la nosographie de l'ancienne Flandre.

Les divers mémoires qu'il a publiés sur cette question peuvent être lus avec fruit par les amateurs de l'histoire de la médecine et de la chirurgie dans notre région.

Aussi nous sommes heureux d'adresser nos meilleures félicitations au nouveau docteur, qui est en même temps un érudit d'un réel mérite.

A la gare. — La salle des Pas-Perdus, les salles d'attente ainsi que les bureaux de la gare vont être éclairés à la lumière électrique. On a commencé hier les travaux pour la pose des lampes.

La grève de tissserands de la rue de la Chapelle-Carette. — Tous les ouvriers du tissage Wattel frères, ont repris le travail jeudi matin. On n'a constaté que quatre manquants, qui peuvent rentrer d'un moment à l'autre. La grève est donc terminée.

Les accidents du travail. — *Une chute mortelle*. — Jeudi, vers une heure et demie de l'après midi, un ouvrier de M. Evrard-Gyre, fabricant de jalousies, rue de Lannoy, Honoré Tettelin, homme de 45 ans, travaillait à une fenêtre, au premier étage d'une maison occupée par M. Jouret, au numéro 129 de la même rue.

Il démontait, pour l'emporter à l'atelier, une jalousie nouvellement posée, qui ne fonctionnait pas, lorsque tout à coup l'échelle sur laquelle il était installé, et qu'il avait, parait-il, mal assurée, vint à glisser.

Le malheureux perdit l'équilibre, entrainant avec lui la fermeture mobile, qu'il était en train de dévisser. Il tomba dans le vide, tête première, et vint s'abîmer sur le sol, où il resta inanimé.

On s'empressa de le relever et de réclamer l'assistance d'un médecin ; mais malgré tous les soins qui lui furent prodigués par M. le docteur Delannoy, le pauvre ouvrier, bien que respirant encore, ne reprit pas connaissance.

Transporté d'urgence à l'Hôtel-Dieu, sur les ordres de M. Vancostenoble, commissaire du 3e arrondissement, Honoré Tettelin y expira quelques minutes après son arrivée, d'une fracture qu'il s'était faite au crâne dans cette terrible chute.

Le défunt, d'origine belge, demeurait rue de France chez son frère. Sa femme qui habite Tournai avec leurs quatre enfants a reçu par le télégraphe la fatale nouvelle.

Une importante arrestation. — Dans l'après-midi de jeudi, l'agent Pontier, de service rue du Fontenoy, apprenait qu'un alsacien — le nommé Joseph Vendeling — auteur d'un vol de cheval et de voiture commis le 1er juillet dernier, se trouvait dans l'estaminet du *Tigre*, L'agent entra dans l'établissement où il recontra effectivement le quidam. Il l'invita à le suivre, et, sur son refus formel, dut lui mettre les menottes pour le conduire de force devant M. le commissaire du 1er arrondissement.

FEUILLETON DU 30 JUILLET 1892. — N° 62

LE RÉGIMENT

Par Jules Mary

DEUXIÈME PARTIE

CAS DE MORT

V

— Où cela ?

— A la cantine, parbleu !

Jacques sourit.

— Tu trouveras le vin mauvais !...

— Peut-être. Il me semble qu'à la cantine on ne doit pas boire comme avant d'être soldat. Le vin n'est pas meilleur, mais on le boit autrement.

Bernard sortit pour rejoindre ses nouveaux camarades.

Belhomme était en train de lui faire son lit et de préparer tout son fourniment.

Et Jacques, l'ayant regardé partir avant de descendre, se disait :

— Il a la foi. Moi, je ne l'ai plus. On est trop injuste pour moi.

Le soir, avant l'appel, toute la chambrée disponible était réunie à la cantine de madame Catherine, la veuve d'un musicien du 145e, mort quelques mois auparavant.

Catherine était encore jeune, accorte et robuste. Gaie, exubérante, ayant le mot pour rire, elle ne volait par les soldats et souvent même leur faisait crédit, en se cachant des officiers.

On l'aimait.

Nous ne raconterons pas cette soirée dans tous ses détails. On y mangea, car la gamelle était loin et Catherine dut servir du saucisson, du jambon et du fromage. On y fuma. La grande salle fut bientôt emplie d'un nuage opaque où apparaissaient à peine les képis rouges. On y but aussi beaucoup.

Belhomme qui, selon l'expression de ses camarades, la connaissait dans les coins, avait conseillé à Bernard de ne pas faire de grandes dépenses.

— Du vin ordinaire, vois-tu ça suffit. Pour deux raisons : d'abord parce qu'il y en aura davantage et ça durera plus longtemps. Ensuite si tu demandes du vin cacheté, ça te coûtera plus cher et c'est le même.

Une vigoureuse tape sur l'épaule l'obligea de se retourner.

Catherine avait tout entendu.

On but, mangea, fuma. Et l'on chanta beaucoup aussi, des chansons folles, ou tristes, ou patriotiques, qu'interrompait de temps en temps un cri de : « Vive la classe ! » ou l'appel de deux soldats, à chaque extrémité de la salle, s'interpellant sans avoir rien à se dire : « Eh ! Simon ! — Eh ! Foureau ! » C'était une folie de jeunesse et d'entrain. La nuit était venue depuis longtemps. Le calme régnait dans la grande cour, traversée de temps à autre par des soldats qui rentraient à la caserne et qui, parfois, s'arrêtaient devant la porte de la cantine, les yeux écarquillés. Ils n'auraient pas mieux demandé que d'être de la fête, ne fût-ce que pour un verre. Mais, ainsi que le faisait observer Belhomme, il fallait être raisonnable et Bernard ne pouvait pas « rincer la dalle » à toute la garnison !... De gros rires éclataient dans ce brouhaha de cris et d'interjections, secouant ces poitrines robustes. Il y avait là vraiment une joie de vivre, épanouie dans les êtres bien portants, qui ayant rempli leur devoir, n'avaient nul souci du lendemain, sachant que le lendemain, leur devoir serait tracé comme la veille et ainsi pour les jours suivants. C'était une joie un peu bruyante, soit, mais gaillarde, toute vibrante de jeunesse. Ceux qui étaient là avaient vingt ans. Enfants par bien des côtés, comme tous les Français, ils n'avaient ni gourme, ni faux sérieux. Ils étaient francs, avec cette mobilité d'impression qui caractérise notre race, et qui, tout à coup, du rire fait passer aux larmes, — et dont nos lecteurs auront tout à l'heure un exemple.

On entendit tout à coup la retraite qui, ayant parcouru son trajet dans Nancy, rentrait dans la cour.

Il y eut une dernière fanfare de clairons, un dernier roulement de tambours sur place.

La cantine s'était vidée. Tous les soldats étaient rentrés dans la chambre.

Un adjudant passa et jeta un coup d'œil dans l'intérieur.

— Je ferme, mon lieutenant, je ferme, dit Catherine. Oh ! ce n'est pas moi qui me ferai pincer. Je n'attends jamais le couvre-feu.

Dans les chambres, comme ils avaient encore une heure avant l'extinction des feux, les soldats s'amusaient, se faisant des farces. Les uns jouaient au loto, sur le pied du lit ; et l'on entendait : 17, l'âge de ma connaissance ; 21, l'âge du conscrit ; 31, jour sans pain, à trente rations par mois ; 77 pique et pioche ; 89, nos quatre-vingt-neuf départements... » Et quand ce chiffre arriva, un soldat ne manqua pas de dire : « Il n'y en a plus que quatre-vingt-six, des départements. » Alors Fiche-la-Guigne s'approcha, lui frappa sur l'épaule : « On les raura, patience. Tu n'es pas là pour autre chose. » Et, involontairement, les yeux de quelques soldats se portèrent vers le mur de la chambre. Là, sur le fond blanchi à la chaux, un officier avait dessiné au charbon une vaste carte de France, par provinces. Et une tache toute noire, signe de deuil, marquait l'emplacement de l'Alsace et de la Lorraine...

Un troupier qui rentrait, un peu gris, jura et sacra en tapant de toutes ses forces sur son lit qu'il retrouvait en portefeuille. Il n'avait pu y fourrer que le pied et tout en jurant il essayait de remettre de l'ordre dans ses draps qui s'enroulaient d'un côté, pendant qu'il les déroulait de l'autre.

Ses voisins, très graves, comme indifférents à ce qui se passait, bien qu'ils fussent les auteurs de la plaisanterie, le regardaient sans rire.

— Nom d'un bloc, on fait ces farces-là aux bleus, pas à ceux de la classe... Qui qui m'a roulé mes draps, que je le cogne ?

Sur la table graisseuse, un volontaire d'un an, Poplard, richissime marchand de vins, connu de tout le Paris qui s'amuse — et que Bernard n'avait pas encore aperçu — apprenait à lire à un gros soldat joufflu qui épelait péniblement.

Et sur la même table, Fiche-la-Guigne écrivait, très appliqué, soufflant et tirant la langue, comme un enfant qui fait des bâtons.

Le brave homme semblait embarrassé.

Il se leva et s'approcha du volontaire, sa lettre à la main :

— Dis donc, toi, 1,500 francs... amour... ça prend une *h*...

C'est facultatif, caporal, dit Poplard, sans broncher.

— C'est ce que je pensais, dit Fiche-la-Guigne.

Et il continua sa lettre.

Des soldats étaient déjà couchés, en bonnet de coton. Un ou deux lisaient, à la lueur de chandelles piquées dans des pommes de terre ou dans des os à moëlle qui étaient retenus par des fils de fer à la planche à bagages. Un autre chantait une chanson patriotique :

Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace.

qui faisait cacophonie avec une romance sentimentale :

Quand le soir descendra sur la terre
Et que le rossignol viendra chanter encor.

Le caporal s'approcha de Bernard qui s'apprêtait à se coucher :

— Jeune homme, avez-vous étudié la peinture ?

Il tenait un balai à la main. Bernard devina une plaisanterie.

— Non, dit-il en riant.

— Eh bien, prenez votre première leçon. Voilà le pinceau !... Et vous arroserez ferme... Ça fera de la fraicheur dans le paysage...

Belhomme, à moitié déshabillé, intervint.

— Passe-moi le balai. J'aurai plus tôt fini...

Et il s'exécuta en un tour de main.

Tout à coup l'adjudant parut dans l'encadrement de la porte, suivi par Jacques.

Tous les hommes qui n'étaient pas couchés se rangèrent au pied de leur lit, dans une attitude militaire.

L'appel commença. Devant les lits vides, le caporal disait à Jacques : « De garde ! » — « Permission de minuit. » — « En prison... » — A la salle de police ! » — « Mon lit ! »

Jacques tendit son billet d'appel à l'adjudant et dit :

— Manque personne, mon lieutenant...

Jacques fit un signe amical à Bernard qui souriait et l'appel recommença dans une autre chambre.

Dix heures approchaient. Presque tous les soldats étaient au lit. Trois ou quatre, seulement, n'ayant que leur chemise et leur pantalon, prenaient le frais devant les fenêtres.

D'un bout à l'autre de la chambrée, deux hommes s'interpellaient toujours, d'un seul mot, n'ayant plus rien à se dire :

— Eh ! Foureau !

— Eh ! Simon !

Un autre demanda, de sous les draps où il était enfoui :

— Qui est-ce qui raconte une histoire, aujourd'hui pour nous dormir ?

— Pas moi.

— Ni moi.

— Ni moi. J'en sais plus.

— Moi, je veux bien, dit un petit soldat avec un accent alsacien, Hartmann... C'est une légende russe, que j'ai apprise en voyageant quand je plaçais des grains...

Va pour la légende russe, les Russes, c'est des amis.

Alors, Hartmann récita lentement ces mélancoliques stances :

« Un soldat venait de tomber sur le champ de
» bataille. Il dit avant de mourir ; «Je suis content.
» Qu'on le dise à ma mère, dans son village, et
» à ma fiancée dans sa chaumière et qu'elles prient
» pour moi en joignant les mains. Je suis content.»

» Et le soldat mourut.

» Et sa fiancée et sa mère prièrent pour lui en joignant les mains.

» Et l'on fit sa tombe sur le champ de bataille,
» et la terre où on le coucha était rouge du sang
» des ennemis.

» Et le soleil disait en le voyant :

— Je suis content !...

» Les fleurs poussèrent sur sa tombe et chaque
» fleur était contente d'y pousser.

» Et quand le vent passait dans les arbres, le sol-
» dat disait du fond de sa tombe :

— Est-ce le bruit du drapeau ?

» Et le vent répondait :

— Mon brave, tu es mort et le drapeau est
» victorieux !

» Il entendit aussi le rire de deux amoureux.

» Et il demanda :

— Est-ce donc la voix de ceux qui se souviennent
» de moi ?

» Et les amoureux répondirent :

— Non, brave soldat. Nous sommes ceux qui ne
» nous souvenons jamais des autres. La terre est
» riante et le printemps est en fleurs. Nous oublions
» la mort.

» Alors, le soldat dit, du fond de sa tombe :

— Je suis content !... »

(A suivre.) JULES MARY.